



GEOGRAPHIA ANTIQUA

*rivista di geografia storica
del mondo antico
e di storia della geografia*

XIX
2010



GEOGRAFIA E POLITICA IN GRECIA E A ROMA

B. VIRGILIO, <i>La corrispondenza del re ellenistico</i>	5
A. LARONDE, <i>Les Ptolémées et la Méditerranée</i>	19
P. F. MITTAG, <i>Das Indienbild des Ptolemaios</i>	25
D. MARCOTTE, <i>La mer Érythrée et le Sud de l'ækoumène, thème politique dans l'ethnographie hellénistique</i>	39
F. K. MAIER, „... zu vertrauten Vorstellungen führen“. <i>Die Funktion der Geographie im didaktischen Geschichtskonzept des Polybios</i>	47
S. PANICHI, <i>Lo spazio geografico nella storia dei diadochi (Diodoro XVIII-XX)</i>	65
G. AUJAC, <i>L'urbanisme entre géographie et politique</i>	77
B. DREYER, <i>'L'asilo territoriale' dal periodo tardo-classico fino al dominio degli imperatori romani</i>	91
E. MIGLIARIO, <i>Anticipi di romanizzazione: pianificare, dividere, delimitare gli spazi nel mondo veneto</i>	99
L. POLVERINI, <i>L'estensione del nome Italia fino alle Alpi e la provincia Gallia Cisalpina</i>	115
O. DALLY, <i>Die Grenzen Roms</i>	123
F. CADIOU, <i>Géographie et pompa triumphalis à Rome</i>	141
<i>Saggi</i>	
D. MARCOTTE, <i>Le commentaire de Leto à Denys le Périégète retrouvé</i>	151
P. ARNAUD, <i>Notes sur le Stadiasme de la Grande Mer (2): rose des vents, systèmes d'orientation et Quellenforschung</i>	157
F. J. GÓMEZ ESPELOSÍN, <i>El problema de la credibilidad de los relatos de viaje en la literatura griega</i>	163
<i>Note e discussioni</i>	
P. JANNI, <i>Ne sappiamo più degli Antichi? Considerazioni su una 'notizia' della stampa quotidiana</i>	183
<i>Recensioni e notizie</i>	185
<i>Pubblicazioni ricevute</i>	209
<i>Lista dei collaboratori</i>	211

MONIQUE MUND-DOPCHIE, *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève, Librairie Droz 2009 (Histoire des idées et critique littéraire, vol. 49), 494 pp., 16 illustrations noir et blanc; GIORGIO MANGANI, *Cartografia morale. Geografia, persuasione, identità*, Modena, Franco Cosimo Panini 2006, 255 pp., 18 ill. noir et blanc et couleurs; MICHELE CAMPOPIANO, *Liber Guidonis compositus de variis historiis. Studio ed edizione critica dei testi inediti*, Firenze, Edizioni del Galluzzo 2008 (Edizione nazionale dei testi mediolatini, 22), 230 pp., 3 ill. noir et blanc.

Trois ouvrages récents touchent l'histoire des représentations de l'espace, qu'elles soient écrites ou figurées. Le premier est une somme d'histoire intellectuelle sur la fortune diverse, jusqu'à nos jours, d'un lieu défini dans l'Antiquité comme mythique. Le second offre un voyage à travers les réalités spatiales et leurs représentations; l'auteur les subsume par le poids des catégories de l'art de la mémoire qui permettent de comprendre leurs points communs et leur efficace. Le troisième, de par l'édition d'une compilation historico-géographique, relève de la philologie conçue comme porte d'accès à l'analyse des caractères de la culture urbaine dans une commune italienne du début du XII^e siècle. Cette variété de buts et de méthodes invite à dégager des caractères et des résultats dissemblables.

Monique Mund-Dopchie examine la fortune de l'île de Thulé. Les premiers et rares renseignements à son sujet proviennent d'un événement rapporté de façon confuse par le géographe Strabon et l'astronome Cléomède: le voyage de Pythéas de Marseille au IV^e siècle avant J.-C. dont on ne sait strictement rien par ailleurs. Sans doute motivé par la recherche de faits d'observation pour vérifier des théories astronomiques, Pythéas racontait dans un traité perdu *Sur l'océan* s'être rendu dans des régions où le jour le plus long de l'année durait entre 21 et 22 heures. A partir de cette donnée très lacunaire, on situa théoriquement l'île de Thulé sur le cercle polaire arctique, et les géographes cherchèrent à l'identifier. C'est l'histoire d'un débat permanent sur sa localisation qu'expose l'auteur dans tous ses détails, selon une périodisation traditionnelle: Antiquité, Moyen Age, le «long XVI^e siècle» (en clair le XVI^e et le XVII^e siècle), enfin jusqu'à nos jours. Matière très abondante, présentée avec une grande clarté à partir d'analyses minutieuses de textes et de cartes.

Le problème essentiel que devait résoudre l'auteur pour mener à bien son entreprise était

de distinguer un fil conducteur pour classer des références d'autant plus nombreuses que les données factuelles manquaient à ceux qui réfléchissaient sur le problème. Pour cela, sont distingués deux volets: d'une part les tentatives d'identification élaborées par les géographes, d'autre part les usages de ce lieu incertain dans les œuvres littéraires, ce qui est rangé sous la catégorie d'«horizon onirique», en réalité peu spécifique car elle est loin de s'appliquer à la seule île septentrionale.

C'est une histoire fascinante, révélatrice sur de nombreux points des modes de raisonnement et des intérêts de différents milieux intellectuels, et d'autant plus significative qu'elle est ici étudiée sur la longue durée. Les voyageurs et les savants furent gênés par le caractère abstrait du lieu, situé dans une géographie floue et dans un environnement incertain: une mer «figée» (Strabon) ou «dormante et lourde» (Agricola selon Tacite). Par là, Thulé renfermait un fort potentiel imaginaire. Il permettait de l'associer à l'au-delà des Cimmériens et de la définir comme la limite extrême du monde habité, thème qui se prêtait à toutes les transpositions idéologiques, notamment dans le cadre de l'idéologie impériale romaine où Thulé devient la borne ultime de l'Empire. C'est précisément, selon l'auteur, à cause des lacunes de la connaissance objective que le mythe put investir l'île septentrionale. N'est-ce pas là une vision un peu mécaniste du mythe? On objectera que celui-ci n'a pas besoin, pour se développer, des incertitudes de la connaissance scientifique, comme le montre, aujourd'hui même, la prolifération des élaborations mythiques sur des lieux imaginaires crus réels.

Le corpus des textes rassemblés pour étudier le devenir de l'île au-delà de l'Antiquité devient nécessairement beaucoup plus important: une cinquantaine pour le Moyen Age, deux cents environ pour «le long XVI^e siècle»; à partir du XVIII^e siècle, il a fallu faire un choix, Thulé entrant dans le domaine de la légende et les références se multipliant. Il a donc fallu glaner çà et là, sans prétendre à une exhaustivité impossible – du moins dans le cadre que s'est fixé l'auteur. Au Moyen Age, par exemple, l'étude systématique des *mappae mundi* aurait sans doute livré des éléments utiles à une perception plus fine des réflexions des clercs. L'auteur constate la permanence des traditions antiques, tant en matière de géographie que dans la littérature. Thulé reste pour l'essentiel non localisée, ce qui conduit par exemple Pétrarque à une attitude rationaliste ici traitée sans qu'elle soit replacée dans le cadre plus général des tentatives du premier humaniste en

vue de comprendre et assimiler la géographie antique. C'est à un clerc de l'église de Hambourg, Adam de Brême, que l'on doit, à la fin du XI^e siècle, la première identification de Thulé à l'Islande, fondée sur une connaissance directe du monde scandinave. La problématique, là encore, est moderne: l'esprit critique s'oppose au poids de l'héritage, l'observation objective à la fiction et à la merveille. Mais, si l'on adopte le point de vue de la plupart des auteurs médiévaux, le respect de l'héritage, qui n'est pas reproduit servilement, n'est-il pas la condition du progrès des connaissances, et la merveille ne fait-elle pas partie de la réalité objective?

Durant le «long XVI^e siècle», les références à Thulé se multiplient aussi bien dans la géographie humaniste que dans les textes historiques, la philologie et les travaux de controverse. Là encore, la problématique est orientée par l'idée reçue de la «redécouverte» de la *Géographie* de Ptolémée qui aurait induit un nouvel espace de travail, grâce aux listes de coordonnées qu'elle contenait. En réalité, c'est la multiplication des voyages de découverte qui conduisait à poser une nouvelle fois des questionnements très anciens. Thulé fut principalement identifiée à l'Islande, à la Scandinavie ou aux îles Shetland. Le livre fournit le catalogue des différentes solutions: choix très souvent fondés sur de «pures convictions». Mais, ce qui est davantage intéressant, c'est d'abord le caractère cumulatif et contradictoire des identifications chez le même auteur, comme par exemple Sébastien Münster; n'est-ce pas là, chez cet humaniste, un trait «médiéval» qui doit conduire, parmi bien d'autres, à réviser les périodisations admises de l'histoire intellectuelle? Ensuite, sont étudiés les enjeux de ces identifications, qui donnèrent lieu à plusieurs querelles dans la république des lettres, où l'on trouve parfois la racine de débats historiographiques perdurant jusqu'à nos jours, comme dans le cas du gothicisme ou de l'origine scandinave des envahisseurs germaniques. Dès la fin du XVI^e siècle, la totalité du dossier antique est connue et les démarches sous-tendant son étude ne sont pas différentes de celles des commentateurs actuels. Ces analyses permettront d'étudier les modes de travail et de raisonnement des humanistes confrontés, depuis la mise à disposition de la *Géographie* de Ptolémée, à la tâche immense de conciliation de la géographie antique et de celle de leur temps, dans laquelle l'identification de Thulé, comme le montre excellemment l'auteur, est un cas d'école. L'assimilation à l'Islande devint la plus répandue –

mais n'est-ce pas, dans cette période jugée pourtant dominée par l'«expérience» due aux voyages, un effet persistant du «mythe» de la borne ultime du monde connu, comme le montre bien le chapitre consacré au poids persistant du merveilleux?

La dernière partie traite une matière documentaire de plus en plus importante et souvent répétitive, où l'auteur relève la multiplication des identifications reposant sur le potentiel «onirique» de Thulé, jusqu'à devenir un élément de l'occultisme contemporain et du mythe des mondes perdus, atteignant un public élargi grâce au développement de la littérature de masse.

Concentrer l'étude sur une période plus limitée, de l'Antiquité au XVI^e siècle, aurait sans doute permis d'analyser plus en détail les modes de pensée des auteurs et les enjeux de leurs réflexions, d'affiner certains points de vue et d'éviter l'emploi d'éditions dépassées (comme pour l'*Imago mundi* d'Honorius Augustodunensis à qui est attribuée une graphie «Chile»), des confusions (Aethicus Ister pris pour le Pseudo-Aethicus, Lambert de Saint-Omer daté «vers 1180»...), des attributions erronées (le *Libro del conoscimien-to* à un franciscain et des *Res familiares* à Pétrarque). Malgré ces détails, il s'agit d'une histoire complète de l'image de Thulé, bien plus détaillée et subtile que celle qui a été récemment consacrée à l'autre île mythique qu'est l'Atlantide méridionale, alors que cette dernière a eu un beaucoup plus grand succès pour des raisons bien dégagées par l'auteur. De ce point de vue, cet ouvrage élégamment écrit sera extrêmement utile.

L'essai de Giorgio Mangani est fondé sur une thèse brillante, systématique et ingénieuse. Selon l'auteur, la cartographie, depuis ses origines antiques jusqu'au XVIII^e siècle, présente de fortes analogies avec l'art de la mémoire, cette technique codifiée par la *Rhétorique à Herennius* et revivifiée à partir du XII^e siècle qui permet de récupérer des concepts à l'aide d'images topographiques (les *loci*) organisées dans une carte mentale. La géographie ainsi conçue n'est pas une science objective des lieux inscrits dans l'espace, mais un répertoire de récits concernant les curiosités, les personnages célèbres et les mythes associés à ces lieux, dont le récit ou la carte, en rassemblant l'information, en l'archivant dans la mémoire à l'aide de symboles et d'images, permet aisément le rappel. La représentation de l'espace, par là, a une fonction de persuasion fondée sur le potentiel émotif des

images et agit sur la personnalité de celui qui les contemple.

Ce n'est pas là le simple rappel, bien connu aujourd'hui, de la fonction idéologique que les cartes ont toujours eue, du fait du choix opéré dans l'infinie diversité spatiale et des silences que cela implique. Car Mangani va bien plus loin. Tout artefact conçu pour donner des informations à intérioriser ou des exemples à imiter est selon lui structuré comme une carte, qu'il s'agisse du récit de pèlerinage, ou de toute séquence impliquant un parcours, comme la récitation du rosaire, la suite des figures dans un livre et même le laboratoire expérimental de la science baconienne. Si donc la topique fonctionne comme une carte mentale, c'est aussi tout parcours et même toute représentation d'un parcours qui emprunte les techniques de la topique. Utilisant d'autre part les signes et les symboles pour configurer les perceptions dans l'esprit de celui qui s'y engage réellement ou mentalement, des objets comme le livre d'heures, les vues de paysages et de villes interviennent dans la formation de la conscience individuelle: ainsi est justifié le sous-titre de l'ouvrage. Car il y a un rapport entre la fonction mnémorique de ces objets et la méditation personnelle, ce qui leur fait jouer un rôle essentiel, à l'époque moderne, dans la formation de l'identité, qu'elle soit individuelle, régionale ou nationale.

L'auteur est parti d'une étude antérieure sur Ortelius qui, comme on sait, participait des préoccupations mystiques d'une secte protestante cherchant à pacifier l'Europe déchirée par les guerres de religion en affirmant l'unité du genre humain et l'équivalence de toutes les religions. Il concevait son Atlas comme un moyen de favoriser de telles positions. Le propos est ici de montrer que ce lien entre la cartographie et la spiritualité, d'ailleurs explicitement partagé par Mercator qui intitula son œuvre «Méditations cartographiques», loin d'être une bizarrerie des deux célèbres cartographes, est constitutif de toute représentation de l'espace – espace extérieur comme espace intérieur de la conscience.

On ne peut qu'approuver le désir de l'auteur de rompre radicalement par de telles positions de principe, clairement déconstructives, avec deux conceptions naïves de l'histoire de la géographie encore largement répandues: l'essentialisme, qui pose que la géographie s'occupe exclusivement de la réalité de l'espace, des lieux et des phénomènes naturels, quels que soient les travestissements que lui font subir par ailleurs l'idéologie et la propagande; et le continuisme (ici qualifié

de «positiviste») qui tente désespérément de repérer dans le passé les précédents du contenu disciplinaire de la géographie moderne. Vive l'historicisme!, est-on porté à dire à la lecture de ces pages où abondent les vues parfois jugées iconoclastes, comme la substantielle équivalence des *mappae mundi* médiévales et des cartes marines que certains s'emploient encore à opposer en tant que signes, pour les unes, de la mentalité monastique éloignée de la «réalité» et, pour les autres, de l'«empirisme» des praticiens.

Il est difficile de rendre un compte exact de cet ouvrage qui regorge d'analyses très fines, souvent rapides, traversant les genres et les époques, issues d'une lecture fort abondante. Elles portent sur les réalités les plus variées touchant de plus ou moins près au thème du parcours – les façons de compter et de mesurer, le voyage, la ville, la maison, le jardin ou le paysage, la bibliothèque, le laboratoire baconien, les atlas, les livres à figures, mais aussi sur leurs représentations et leurs modes d'utilisation... – entre lesquelles sont avec régularité affirmées des analogies et des liens toujours déterminés par les rapports entre la topique et la cartographie. Dans ce kaléidoscope, on ne saisit pas toujours bien la structure logique de l'argumentation, et la thèse entraîne parfois à des simplifications. On a l'impression en effet que toute réalité, toute démarche de pensée, se résume à l'existence de ce lien, sans que de nécessaires précisions soient apportées sur leurs contextes, ce qui entraînerait davantage la conviction du lecteur.

En voici quelques exemples au hasard. La pratique de la méditation ne serait pas perçue, au Moyen Age, d'une façon différente de la tenue des livres de comptes. Peut-être; mais ceux qui méditent ne sont pas ceux qui comptent; du moins peut-on supposer que le marchand, du fait de ses préoccupations propres, comprenait sa pratique méditative d'une façon différente de celle du moine. Les images du *codex Amiatinus* copié à Jarrow au VIII^e siècle peuvent-elles être assimilées sans plus, «par un mécanisme du même genre», aux représentations cosmographiques de la *Topographia christiana* de l'alexandrin Cosmas pratiquant au VI^e siècle l'exégèse antiochienne? La géographie humaniste peut-elle être simplement qualifiée de recueil d'*exempla* moraux? L'usage de la géographie de Ptolémée se borna-t-il à former des cartes mentales, et ne fut-elle perçue que comme un «manuel pour penser»? Est-ce donner le sens ultime de l'*Itinerarium in Terram sanctam* de Pétrarque que d'affirmer qu'il fonctionne «comme un jardin-bibliothèque»

parce qu'il est bâti sur des textes et des cartes? La cartographie marine serait étroitement liée à la pratique méditative; mais Opicinus de Canistris est-il représentatif d'une perception commune? Le danger de ce genre d'entreprise, certes fort stimulante, est de généraliser en oubliant souvent le contexte culturel différent des objets qu'elle rassemble dans une même catégorie. Ces généralisations souvent provocantes qui donnent aussi à réfléchir découlent d'une méthode qui consiste à voir en tout des analogies démontrant que telle chose «fonctionne» comme telle autre. C'est l'un des traits des théories de la déconstruction qui se dispensent ainsi de l'analyse historique: encore faudrait-il démontrer les mécanismes de ce «fonctionnement» de façon systématique et rigoureuse, en tenant compte des contextes culturels (mais aussi politiques).

Dans la dernière partie consacrée pour l'essentiel à des thèmes et des auteurs de l'époque moderne, on sent que l'auteur, grâce à des travaux antérieurs fort estimables et utiles, est plus à son aise. L'étude des fonctions de l'*Atlas* d'Ortelius, des manuels de voyage, des collections de curiosités et du fonctionnement du laboratoire baconien emportent souvent la conviction, sans toutefois éviter toujours l'anachronisme. Ainsi des récits de voyage qui deviendraient alors «soumis à évaluation» par la distinction entre le témoignage direct supérieur au témoignage indirect: bien loin d'être une nouveauté moderne, c'est en réalité un lieu commun de l'historiographie et de l'écriture du voyage au Moyen âge.

On ne saurait sous-estimer l'importance des pratiques spirituelles et de la méditation dans la formation des productions de l'esprit et des identités culturelles. Par là, l'ouvrage est un compendium très utile sur leur rôle fondamental dans l'histoire intellectuelle. Mais il demande au lecteur un effort constant. Le style et la composition sont plus paratactiques qu'argumentatifs. Plus de simplicité et de rigueur démonstrative lui aurait conféré davantage de force. Il est à souhaiter que l'auteur puisse apporter, sur un sujet plus resserré, les démonstrations que son abondante culture historique l'autorise à coup sûr à présenter.

Il est particulièrement intéressant de juxtaposer à ces deux travaux l'édition procurée par Michele Campopiano. Un personnage nommé Guido composa en 1118/1119, dans la cité de Pise, un ouvrage intitulé *Liber compositus de variis historiis* divisé en six livres rassemblant des textes, des extraits et des cartes concernant l'histoire antique et la géographie de l'Italie, de la Médi-

terrannée et de l'*orbis terrarum*, entremêlés de ses propres ajouts.

Les compilations n'ont habituellement pas bonne presse auprès des historiens de la géographie – du moins ceux justement critiqués par Mangani qui obéissent à une conception progressiste de l'histoire et ne se préoccupent pas du contexte d'élaboration politique et sociale des œuvres médiévales. Campopiano cite à ce propos un péremptoire et amusant jugement d'Anna-Dorothee von den Brincken, pour qui «la méthode de travail de Guido est primitive et superficielle, son œuvre n'est par conséquent qu'un tissu d'erreurs». Tout au contraire, Campopiano, par une étude précise et argumentée, démontre qu'il s'agit d'une entreprise réfléchie adaptée aux intérêts politiques et sociaux et à la culture d'une commune italienne alors en plein essor.

L'auteur est un personnage important, peut-être le Vido Dodone mentionné comme l'un des participants de l'attaque pisane contre les Baléares (1113-1115) alors aux mains des musulmans qui est l'une des manifestations les plus importantes de la puissance maritime de Pise à cette époque; il est aussi probable que, devenu cardinal, il joua un rôle important à la curie où un Guido est attesté jusqu'en 1139. On lui doit en outre deux recueils de textes historiques et géographiques, dont l'un est sans doute autographe. Dans le prologue du *Liber*, Guido souligne que son intention, dans la suite de la philosophie morale produite par les Stoïciens et les Pères de l'Église, est d'œuvrer pour le bien public. La récupération de l'Antiquité, qui caractérise la culture des cités italiennes des XI^e et XII^e siècles, loin d'être gratuite, se fonde sur des préoccupations éthiques et politiques. Dans ce cadre, le but de Guido est de comprendre le passé en associant l'étude du temps et de l'espace. C'est une pratique banale au XII^e siècle, notamment dans le genre de la chronique universelle dont le *Liber* participe. Mais l'aspect compilatoire, exacerbé chez Guido, permet de comprendre, du moins s'il est analysé jusque dans le détail, les intentions précises révélées par ses choix.

Le préalable, en bonne philologie, est d'établir rigoureusement le texte original à partir de la matérialité des témoignages manuscrits. Tâche difficile: transmis par douze manuscrits dont la moitié datant du temps de l'humanisme, le *Liber* n'est complet dans aucun d'entre eux, chaque copiste ayant choisi dans l'ensemble ce qui l'intéressait particulièrement. L'ouvrage commence

donc par définir le contenu de l'original, par une comparaison soigneuse des témoins qui ne sont décrits qu'après coup. Cette façon d'entrer *in medias res* est un peu rude pour le lecteur candide, et il aurait été sans doute préférable de donner en premier lieu le contenu des manuscrits, pour pouvoir identifier plus facilement les textes variés qu'ils présentent (de même, un tableau des sigles qui les désigne aurait facilité la lecture). Mais on est récompensé de l'effort par les conclusions sûres auxquelles conduit cet examen. Les critères d'édition en découlent: les lacunes présentes dans tous les manuscrits impliquent de faire des choix différents pour chacun des morceaux qui constituent la compilation.

Une substantielle étude de chacun de ces livres – certains spécifiquement géographiques, d'autres plus proprement historiques – a pour but d'analyser très précisément les modifications et les ajouts que Guido apporte à ses sources, notamment la *Cosmographia* de l'Anonyme de Ravenne dont il a disposé dans une version plus complète que celle qui nous est parvenue par ailleurs. Il y insère, pour de nombreux toponymes, des excursus historiques, mythologiques ou hagiographiques qui montrent une particulière attention envers l'Orient chrétien, domaine d'intervention en développement à partir de la première croisade de la part d'une cité qui se pose, à côté de Rome, comme le champion de la chrétienté. Cherchant à intervenir en Italie méridionale et en Méditerranée, Pise est aussi une puissance maritime, ce qui se révèle dans la toponymie de deux des cartes associées (une mappemonde et une carte de l'Italie figurée dans l'Europe), dans l'intérêt porté aux grandes îles du *mare Nostrum* et dans l'élaboration d'un périple méditerranéen reprenant notamment l'*Itinéraire d'Antonin*. Ce souci de la mesure des distances n'est pas éloigné d'entreprises qui, quelques décennies plus tard, donneront lieu aux premiers portulans et aux premières cartes marines nés dans les mêmes milieux urbains.

Mais les choix de Guido ne se bornent pas là. Il a repris de nombreux passages des *Étymologies* d'Isidore de Séville sur les institutions antiques, choix qui font sens dans le développement des institutions communales, toutes orientées vers le modèle romain antique. Cet ancrage dans l'Antiquité se révèle particulièrement dans plusieurs textes concernant le mythe d'Alexandre et le mythe des origines troyennes. La recension J² de l'*Historia de preliis*, traduction latine du Pseudo-Callisthène, est sans doute due à Guido lui-même, comme il est montré avec des argu-

ments sérieux; quant à l'*Excidium Troiae* qui complète Dares Phrygius, les interventions du compilateur aboutissent à faire de Pise une fondation grecque, première attestation de ce qui devindra un lieu commun de l'historiographie pisane. La cité est ainsi non seulement antérieure à Rome, mais c'est elle qui a fourni à Énée les moyens militaires de sa victoire contre les Latins. Campopiano éclaire remarquablement la façon dont la réécriture de la succession des empires universels aboutit à créer une mémoire historique en accord avec l'importance accrue du rôle de Pise dans les affaires de son temps.

Cette édition non seulement se caractérise à la fois par le soin philologique, la rigueur d'analyse et la finesse d'interprétation, mais encore suscite des questions d'importance. Le manuscrit de Bruxelles, le plus ancien et le plus complet, comporte des renvois marginaux et des illustrations qu'il aurait été intéressant d'analyser. A quel public général ou spécifique, d'autre part, désirait s'adresser Guido? Aux membres du clergé cathédral de la cité (et peut-être à ceux de la curie?) ou bien à ses cercles laïcs? La question n'est pas oiseuse, car certains pourraient être tentés, à tort, d'opposer les clercs et les marchands, ces derniers étant a priori (et anachroniquement) supposés ne pas trouver dans le *Liber* une matière utile à leur office à cause du caractère «livresque» de ses composants. La définition du contexte politique aurait peut-être à glaner quelques résultats utiles en examinant si le *Liber* ne fut pas conçu comme devant jouer un rôle idéologique dans la lutte de la papauté et de l'Empire, entre Pascal II, Gélaie II (qui consacre la cathédrale de Pise en 1118) et Henri V, conflit qui s'exacerbe au moment même de sa rédaction avant de s'apaiser en 1122. Il serait enfin intéressant de suivre le *Fortleben* du *Liber*. Pierre Diacre, moine du Mont Cassin contemporain de Guido et célèbre faussaire, déclare dans son *De viris illustribus Casinensibus* qu'il a écrit «chronicam regum gentis Troianae, et consulum, dictatorum, et imperatorum», un «itinerarium ex omnibus veteribus libris» ainsi qu'une «ystoriam gentis Troianae a principio mundi usque ad sua tempora»: n'aurait-il pas eu le *Liber* sous les yeux? A partir du XV^e siècle, dans le cadre des recherches géographiques de la culture humaniste, l'œuvre exerça une influence notable qu'il serait passionnant d'évaluer, comme le montrent bon nombre des manuscrits (dont l'un possédé par Coluccio Salutati), deux éditions imprimées et les emprunts de Biondo Flavio et du Galateo – et d'autres aussi sans doute.

Ces dernières remarques ne visent pas à relever des manques condamnables, mais à montrer combien la lecture de cette édition qui conjugue philologie et histoire ouvre un large champ à des recherches ultérieures. Campopiano a réussi à éclairer complètement la genèse et le sens des documents rassemblés par Guido, «per quae perpetuo commemorandus erit», comme il l'écrit dans des vers introduisant sa compilation, et à lui rendre ainsi pleine justice.

A des titres divers, et de manière différente, ces trois ouvrages montrent que, comme pour

tous les domaines de l'histoire intellectuelle et culturelle, celle de la géographie n'a de sens et d'intérêt que si l'on replace les témoignages du passé dans leur contexte conçu de la manière la plus large possible, plutôt que de sacrifier à des idées générales. Il est utile d'affirmer vigoureusement que, malgré les traverses qu'elle subit aujourd'hui, la philologie largement entendue ainsi que l'édition de textes inédits sont la voie royale pour progresser dans la compréhension des élaborations du passé.

Patrick Gautier Dalché